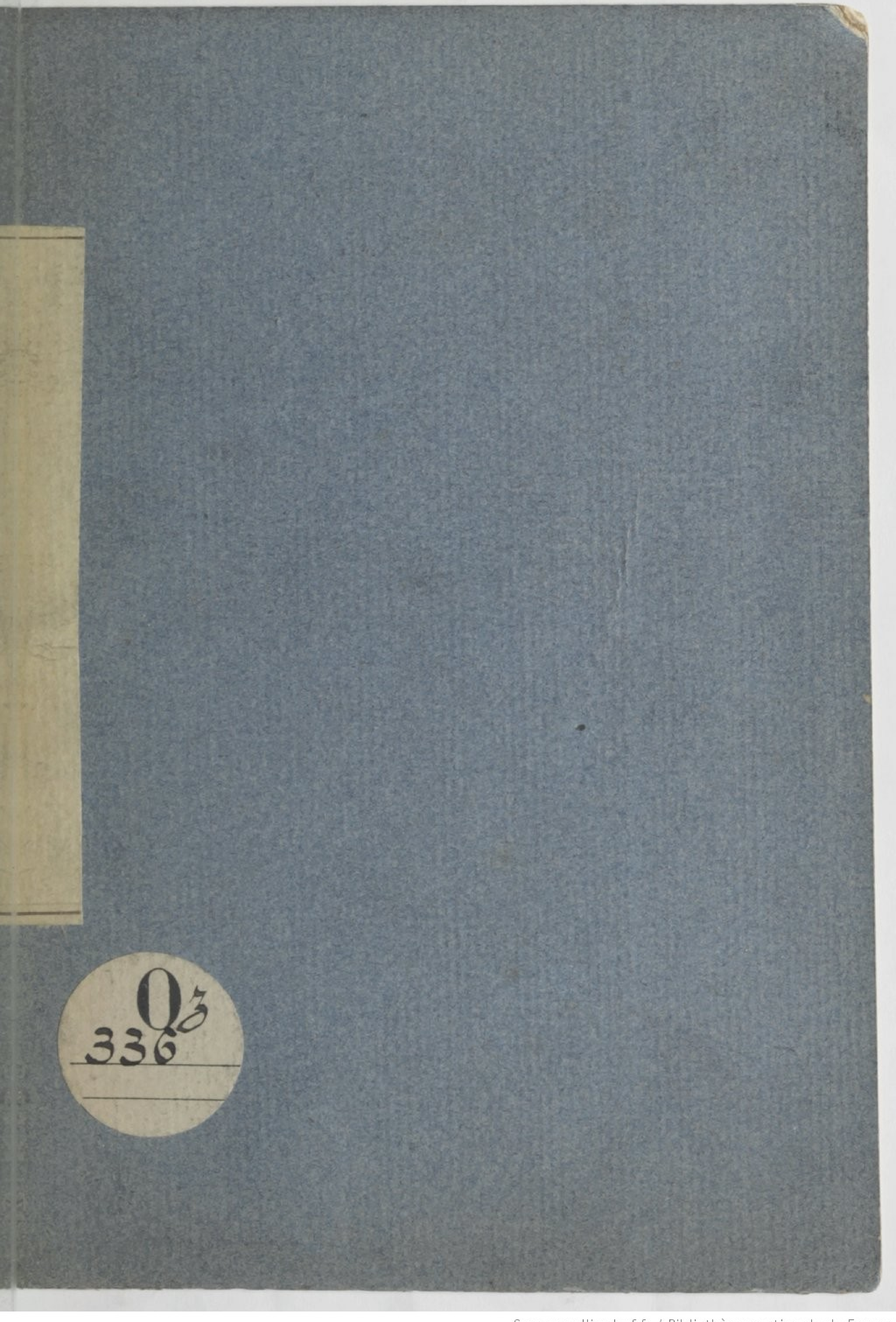


Vasco de Gama, par G. Félix


BnF Gallica


O3
336

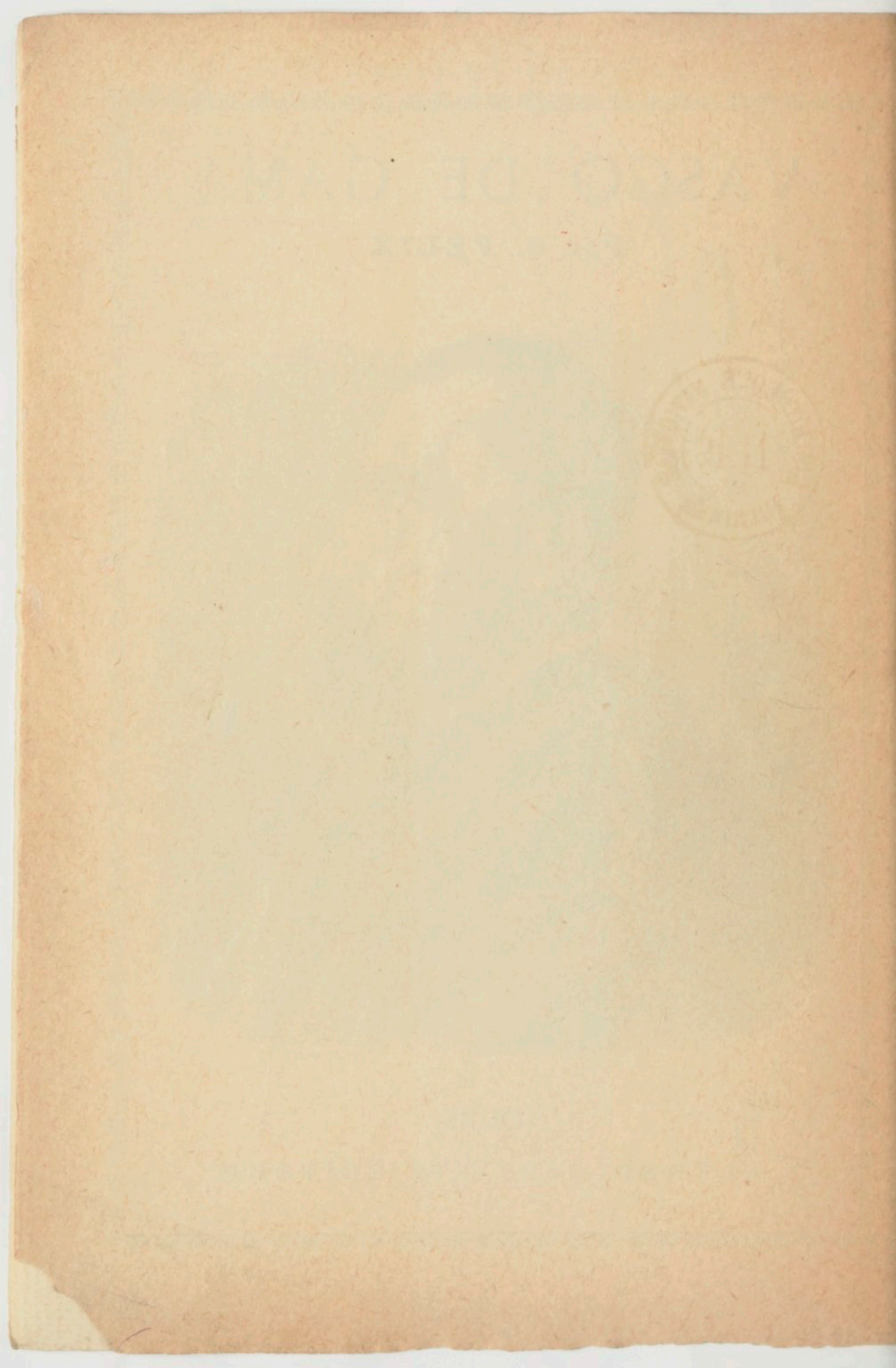


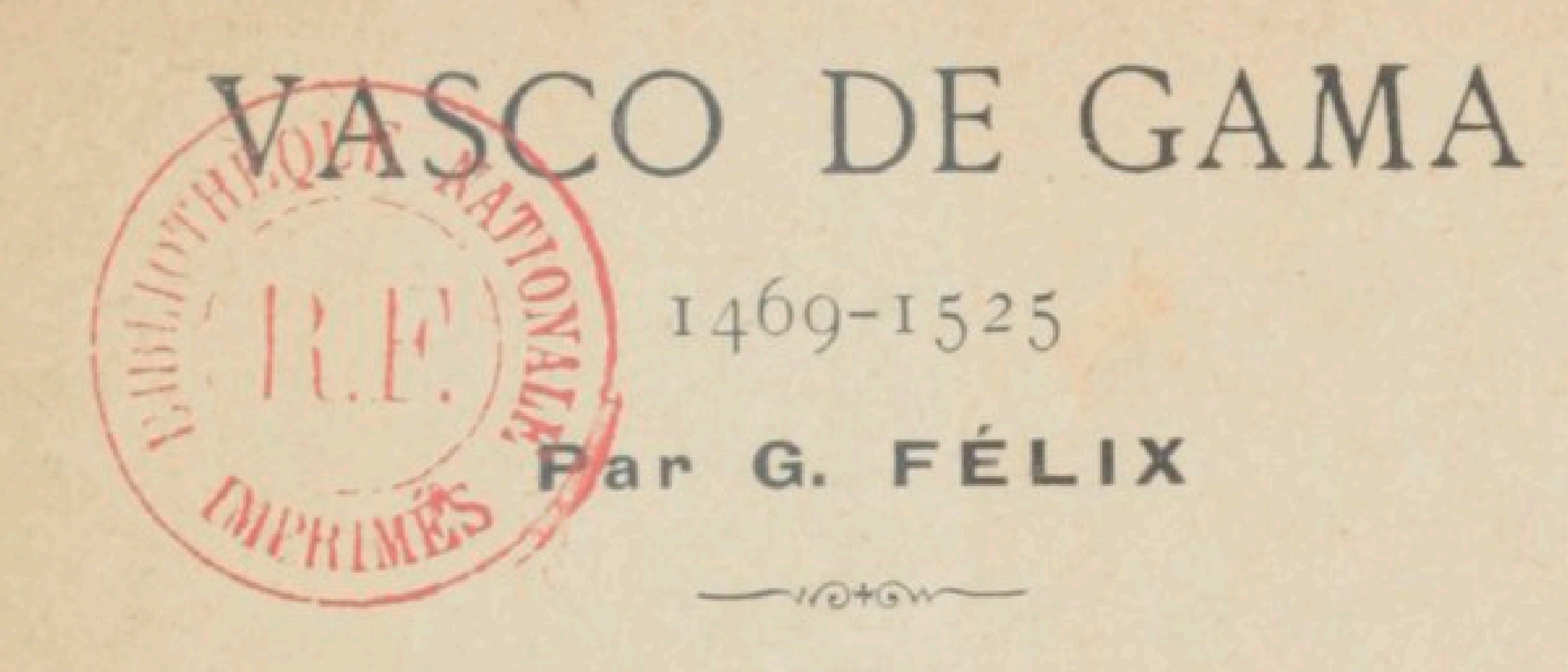
VASCO DE GAMA

Par G. FÉLIX

TOURS

ALFRED CATTIER, ÉDITEUR

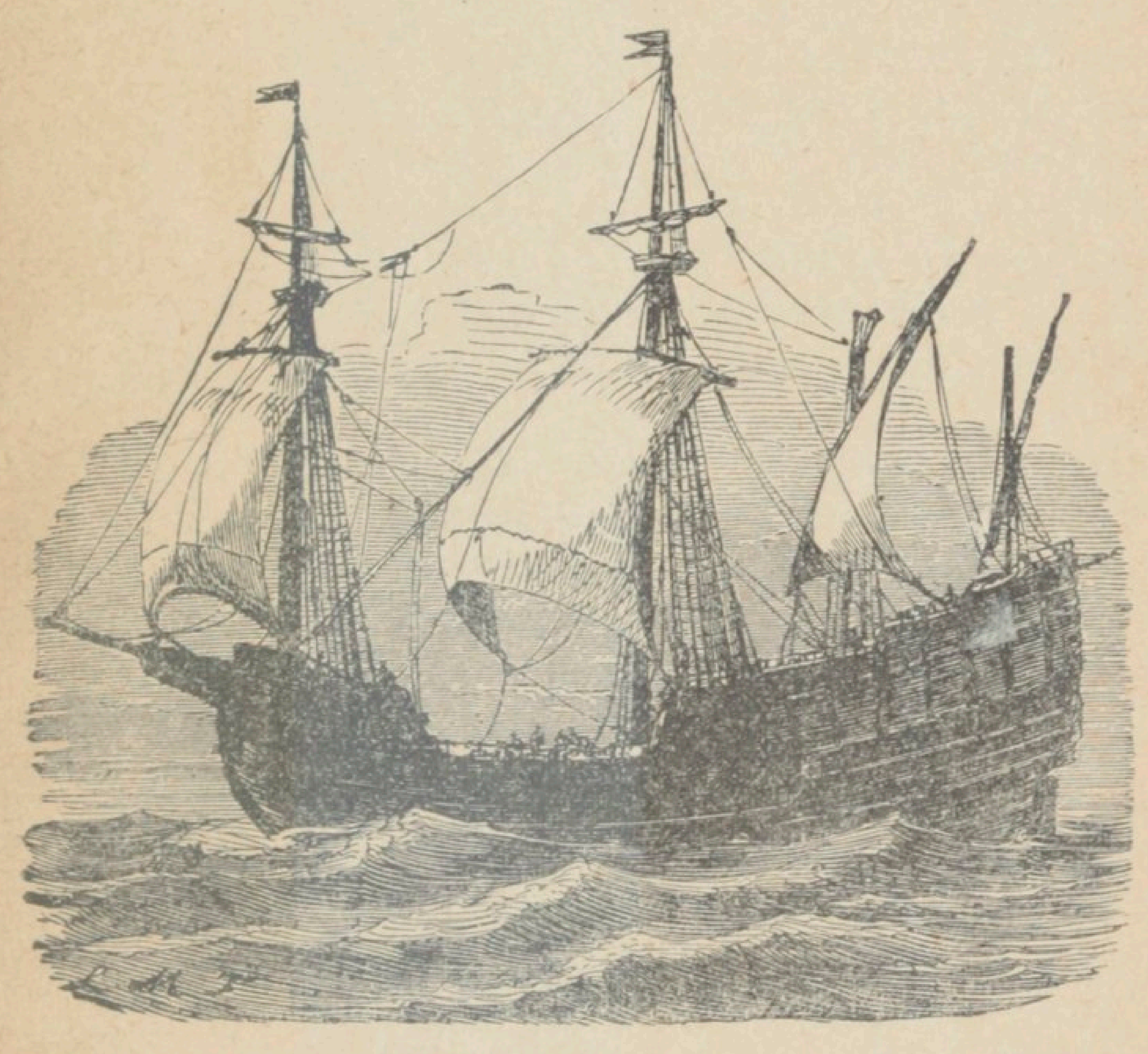




VASCO DE GAMA

1469-1525

Par G. FÉLIX



Le *Sam-Gabriel*, commandé par Gama.

La nuit s'avançait déjà. Seul et silencieux, penché à la fenêtre de son palais, Emmanuel, le roi de Portugal, suivait d'un œil rêveur la scintillation des étoiles et semblait chercher dans le mouvement capricieux des nuages la solution d'un problème. L'immensité du ciel se confondait dans sa pensée avec l'immensité de la mer ; l'azur assombri lui

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR. A. CATTIER. — TOURS.

parlait des océans lointains qu'avaient fait explorer ses devanciers, et l'horizon voilé lui rappelait les rives inconnues, mais soupçonnées, qui devaient reculer les bornes du monde.

Il y avait dix ans qu'un hardi navigateur, Barthélemy Diaz, avait couronné par la découverte du cap de Bonne-Espérance la longue série d'expéditions que, depuis soixante-dix ans, le Portugal poursuivait sur les côtes occidentales de l'Afrique. Diaz avait dépassé, à l'est, de 140 lieues la pointe extrême du continent africain ; encore un pas, et il reliait les découvertes portugaises aux parties de l'Afrique connues des Arabes. Mais ce dernier pas, il ne l'avait pas fait, et Emmanuel se demandait à qui il confierait cette périlleuse mission, auquel de ses sujets était réservée cette gloire ?

A cet instant, une ombre se dessina dans la nuit : c'était un homme de taille moyenne, la démarche fière, l'air martial, le front haut, ses deux ardentes prunelles brillaient dans l'obscurité. Il traversa lentement la cour sur laquelle donnait le balcon royal et disparut.

Une inspiration soudaine traversa la pensée du roi : « C'est celui-là, dit-il, qui accomplira en Orient le grand fait historique poursuivi par Jean II mon prédécesseur ; Vasco de Gama sera le capitam-mòr de la flotte des Indes. »

Vasco de Gama... ce nom marque l'apogée de la gloire maritime du Portugal et résume l'histoire de ce petit État à une époque où, emporté au dehors par un mouvement précipité, entraîné dans un courant de conquêtes et de grandeurs rapides, il offrait au monde l'un des plus beaux exemples de ce que peut réaliser l'énergie, l'effort, l'activité, l'esprit de sacrifice. Après quatre siècles, l'expédition de Gama a gardé aux yeux de la postérité son caractère héroïque. Il y a, dans la succession rapide des événements, dans la bravoure indomptable des hommes, dans le mélange d'ambitions humaines et de zèle religieux, dans l'expansion impétueuse, à travers les contrées immenses

du sud de l'Asie et des grands archipels océaniens, d'une nation qui tient une si petite place sur la carte d'Europe, il y a dans ce spectacle de l'établissement de la domination portugaise en Orient quelque chose d'éblouissant et de chevaleresque, unique dans l'histoire.

Ce petit peuple de hardis marins a su fonder des capitales à 2.000 lieues de ses frontières, et, durant près d'un siècle, conserver un empire qui fut un instant plus vaste que l'empire romain. Prédestiné, par sa position géographique, à la découverte de l'Océan et des mers de l'Inde, sa gloire fut de ne pas faillir à sa mission. Avec des ressources qui, aujourd'hui, nous paraîtraient non seulement insuffisantes, mais dérisoires, il a changé les voies du commerce, reculé les bornes de la civilisation et du christianisme, fait passer l'Europe dans l'Amérique et dans l'Inde. Et Camoëns, son grand poète, a pu, sans exagération poétique, dire au monarque qui présidait aux destinées de sa patrie : « Roi puissant, dont les vastes États embrassent à la fois les lieux où naît le soleil, ceux qu'il éclaire à son midi et les climats qui reçoivent ses derniers feux, ton génie doit un jour subjuguer le féroce Ismaëlite, le Turc oppresseur de l'Asie et l'idolâtre qui boit les eaux du fleuve sacré...

« Les fils de Lusitanie, bravant sur des barques fragiles les caprices de la mer et des vents, s'ouvrent des routes inconnues. Des bords lointains où Phébus expire, ils ont prolongé leurs découvertes au-delà des contrées qu'il échauffe au milieu de sa course et ne s'arrêteront qu'à son berceau. »

Météore inouï de puissance et de gloire, aussi merveilleux et brillant que passager et rapide, le Portugal fut un instant l'étonnement du monde ; mais il épuisait son épargne en flottes, en armées, en construction d'arsenaux, de citadelles, et bientôt le royaume, appauvri par les conquêtes, obéré par la victoire, n'eut plus de quoi suffire aux besoins de ses armées ; l'État finit par ne plus pouvoir nourrir ceux qui l'avaient le mieux servi.

Néanmoins je ne sais rien de plus capable de retremper le cœur, de relever les énergies que l'exemple de ces hommes, dont la vie tout entière est un long sacrifice inspiré par l'amour de la patrie et le souci de sa grandeur. Le Portugal vit surgir du milieu de sa glorieuse tourmente, du XVe et du XVIe siècle, toute une pléiade d'hommes de génie, que les épreuves ne détournèrent pas du but proposé, et c'est la vie du plus illustre d'entre eux qu'après quatre cents ans écoulés nous avons trouvé bon de remettre sous les yeux de la jeunesse contemporaine.

Elle y verra ce que c'est que la véritable énergie, la vraie grandeur, ce que c'est qu'un caractère, chose devenue rare à notre époque. Elle comparera ses souffrances oisives, ses peines factices ou frivoles, avec les grandes souffrances de ces grands cœurs, et secouera peut-être ses tristesses malsaines pour affronter des épreuves plus réelles, plus utiles, plus dignes aussi de l'âme humaine.

*
* *

Vasco de Gama, ce premier explorateur des Indes, appartenait à une ancienne famille dont la noblesse est bien avérée. Au temps d'Alphonse III, un Alvaro Torrez da Gama avait pris part à la conquête des Algarves ; c'est le premier ascendant connu de notre héros.

Le père de celui-ci, Estevam da Gama, avait été nommé commandeur de Seixal. Vivant sur la côte des Algarves et devenu alcaïde de Sylves, il s'était voué exclusivement aux grandes expéditions maritimes qui partaient de ces régions. Il avait épousé dona Isabelle Sodie, fille de João de Resende, provéditeur des fortifications de Santarem. Ils eurent une nombreuse famille. Le plus illustre d'entre leurs

enfants devait être Vasco de Gama, qui naquit dans la petite ville maritime de Sinès, à environ 24 lieues de Lisbonne.

La date de sa naissance n'est pas certaine, et ses premières années n'offrent aucun trait saillant qui ait passé à la postérité. Comme pour tant d'autres génies, son histoire commence avec les premiers rayons de sa gloire. On suppose qu'il vit le jour en 1450, et tout porte à croire qu'il commença sa carrière dans les mers d'Afrique. Avant les mémorables découvertes qui devaient illustrer son nom, Gama avait déjà acquis une grande expérience dans la navigation. Très jeune, il avait aimé la mer, et, du reste, il avait grandi en écoutant les récits enthousiastes des merveilleuses excursions maritimes de ses concitoyens.

Déjà, à cette époque, le roi de Portugal, Jean II, songeait à confier à Vasco une nouvelle expédition, chargée de faire le tour de l'Afrique et de tenter le passage aux Indes, mais la mort du roi vint fatalement retarder le voyage projeté et ce ne fut que dix ans plus tard que le roi Emmanuel, reprenant le projet de son prédécesseur, se décida à envoyer vers les régions orientales l'homme qui depuis si longtemps les explorait par l'étude et par la pensée.

Vasco da Gama avait épousé dona Catarina d'Attaïde, l'une des plus grandes dames de la cour, et son fils aîné venait de naître quand il dût exécuter les ordres du roi et se rendre aux Indes, en suivant la route indiquée par Diaz.

Une fois l'expédition décidée, tout fut mis en œuvre pour en assurer la réussite. Le roi ordonna la construction de quatre petits bâtiments, dont le plus grand n'excédait pas 120 tonneaux. Il était nécessaire en effet que les vaisseaux fussent de petites dimensions afin que partout ils pussent, sans difficultés, entrer et sortir aisément.

D'habiles constructeurs, secondés par d'habiles ouvriers, les édifièrent en y employant les bois les plus solides et des ferrements de première qualité. Chaque navire fut pourvu de triple rechange de voiles et d'amarres ; les autres appa-

reils, aussi bien que les cordages, furent doublés trois ou quatre fois ; les fûts des tonneaux, des pipes, des barils, propres à contenir le vin, l'eau, le vinaigre, l'huile, furent renforcés par de nombreux cercles de fer afin d'en assurer le contenu. Les approvisionnements de pain, farine, viande, légumes, objets de pharmacie, l'artillerie, l'armurerie de toutes sortes, tout fut fourni en aussi grande quantité que les circonstances l'exigeaient ; il y eut plus que le nécessaire il y eut le superflu. Les principaux pilotes, les meilleurs marins, les plus habiles en l'art de la navigation furent donnés à Gama comme compagnons de route.

L'habile marin, qui ne prenait encore que le titre de capitam-mòr, équivalant à celui de chef d'escadre, planta son pavillon à bord du *Sam-Gabriel*, qui jaugeait 120 tonneaux. Le *Sam-Raphaël*, qui en jaugeait 100, eut pour commandant Paulo da Gama, son frère ; la caravelle que l'on désignait sous le nom de *Berrio*, et qui n'était que de 50 tonneaux, eut pour capitaine un marin des plus expérimentés, Nicolas Coelho ; puis venait un petit bâtiment en dehors de l'expédition, qui portait des munitions et avait pour capitaine Pedro Nunès, un serviteur de Gama. Enfin Barthélemy Diaz devait accompagner sur un navire chargé d'approvisionnement l'aventureuse flottille ; mais il avait ordre de se diriger ensuite vers la Côte d'Or et de se rendre à Mina. L'habile pilote qui lui avait fait doubler le cap des Tempêtes, Péro de Alemquer, devait diriger la marche du vaisseau que montait Gama ; les deux autres pilotes étaient Joâo de Coimbra et Péro Escolàr. Le nombre des hommes choisis spécialement pour prendre part à l'expédition s'élevait à cent soixante, et parmi eux on comptait quelques soldats d'élite.

Un doute extrême avait régné sur le but de l'expédition jusqu'au jour où Gama quitta Lisbonne, le 8 juillet 1497. La flottille mit à la voile d'un endroit appelé le *Rastello ;* c'est là que s'élevait humblement, au temps d'Emmanuel, une petite chapelle, sur l'emplacement de laquelle devait

être construit, trois ans plus tard, le magnifique couvent de Belem. C'est dans cette chapelle que Gama, qui était de l'ordre du Christ, fit, avec les autres capitaines, dans la nuit du 7 au 8 juillet, sa veillée d'armes aux pieds de Notre-Dame de Bethléem, à qui il venait recommander le périlleux voyage qu'il allait entreprendre.

Le samedi suivant, la flottille se trouvait déjà en vue des Canaries, et elle passa la nuit sous le vent de Lançarate. En poursuivant la navigation, et après avoir atteint le *Rio do Ouro*, le brouillard prit tout à coup sur la côte une telle intensité que Paulo da Gama fut séparé de la flotte. On se rejoignit aux îles du Cap-Vert. A Santiago, la flottille se procura de la viande, de l'eau et du bois et fit quelques réparations aux vergues des navires. Déjà depuis plusieurs jours, l'heureux explorateur du cap de Bonne-Espérance, Barthélemy Diaz, ne marchait plus de conserve avec l'expédition, et il se rendait à son poste pour y remplir une mission très avantageuse au point de vue pécuniaire, mais qui flattait à coup sûr beaucoup moins son juste orgueil que ne l'eût fait l'expédition confiée à Gama. On assurait même que cette mission était un dédommagement donné au hardi navigateur, qu'on n'avait pas voulu adjoindre à Vasco, dont il eût peut-être fait pâlir la gloire. Le 4 du mois de novembre, la flottille atteignit de nouveau la côte d'Afrique, et trouvait fond par 110 brasses ; bientôt après elle entrait dans la baie de Sainte-Hélène.

La flottille demeura huit jours dans cette baie, et ce fut là que pour la première fois les voyageurs firent connaissance avec la race des Baschis, à laquelle se lie celle des Hottentots, qui diffère si essentiellement de celle des Cafres. On s'empara de ces hommes, on les traita bien, mais on en obtint peu de renseignements, et l'on acquit seulement la certitude que ces peuplades à demi sauvages faisaient un cas particulier du cuivre, qu'elles façonnaient pour en fabriquer leurs plus précieux ornements. Les Portugais eurent aussi la preuve que ces sauvages se servaient habi-

sement de leurs zagaies, quand pour tirer d'entre leurs mains un matelot imprudent, nommé Fernao Valloso, qui s'était avancé parmi eux, on fut obligé de les attaquer. Gama fut blessé avec trois ou quatre hommes de l'équipage.

Enfin, le 16 novembre, un jeudi, on quitta cette portion de la côte, mais Péro de Alemquer, bien qu'il eût fait partie de l'expédition de Diaz, se croyait à 30 lieues du Cap, sans toutefois pouvoir l'affirmer, aussi l'anxiété fut grande. Néanmoins on gagna la pleine mer. Le dimanche matin, on vogua dans la direction probable du Cap et dès le mercredi, à midi, l'expédition passait, avec vent en poupe, devant ce promontoire si redouté.

Le 25 novembre, elle entra dans la baie de Saint-Braz, où elle demeura treize jours et dépeça le petit bâtiment chargé de provisions qui avait été joint à la flottille et dont le chargement fut réparti sur les divers navires.

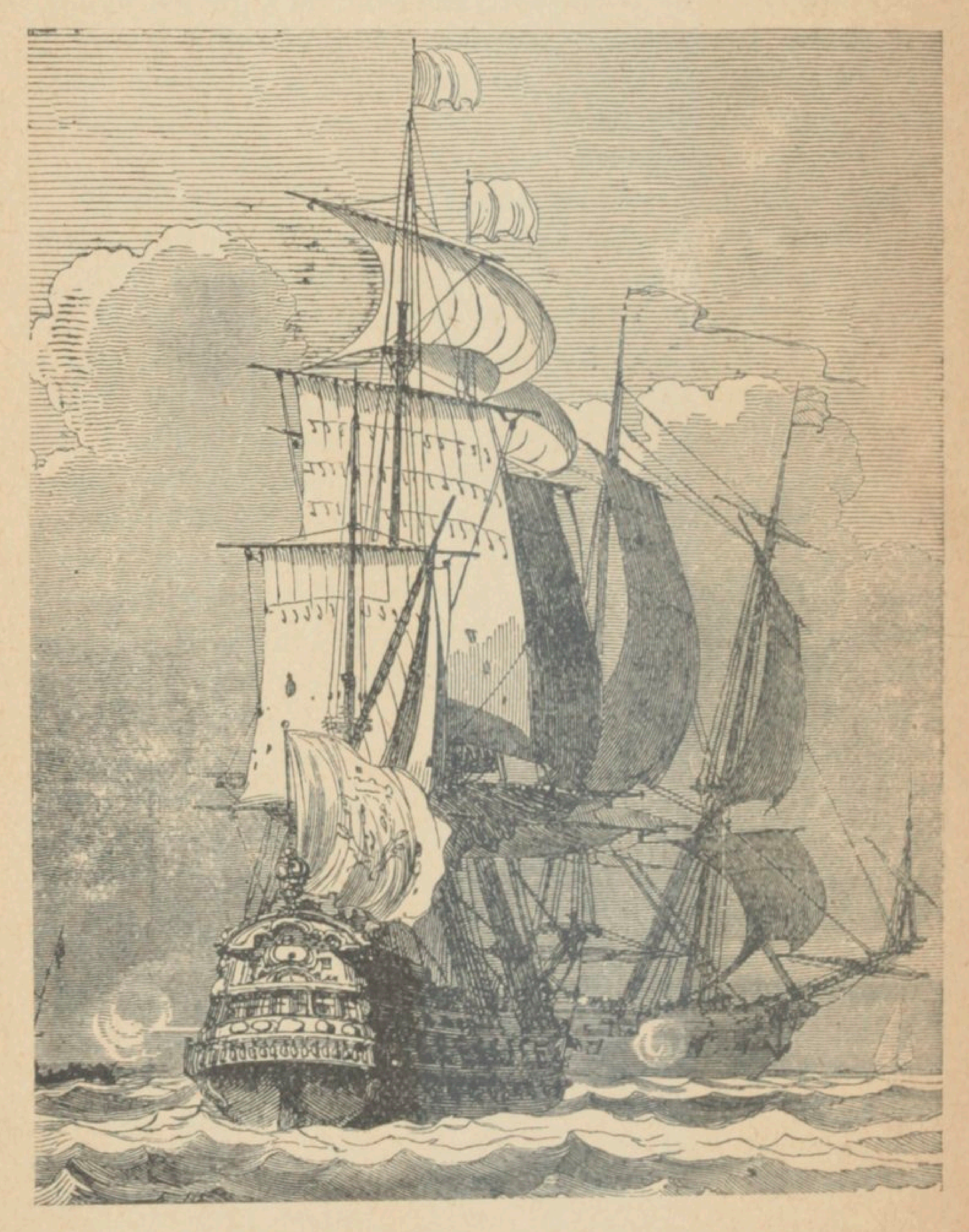
Dans cette baie de Saint-Braz de bons rapports s'établirent entre les Portugais et une troupe assez nombreuse de naturels, ce qui charma et surprit d'autant plus Gama que les choses ne s'étaient point passées d'une manière si pacifique lors du voyage de Barthélemy Diaz. Cette fois Gama recueillit le fruit de sa conduite modérée dans la baie de Sainte-Hélène. Ce fut dans ces parages que les voyageurs européens rencontrèrent pour la première fois des traces d'éléphants. La race des Guianaques, dont les Hottentots de nos jours ne sont qu'un rameau appauvri, couvraient alors tout ce littoral et y faisaient paître de nombreux troupeaux, que les compagnons de Gama comparèrent, pour la taille et pour la beauté, à ceux de l'Alem-Tejo. Il y eut sur ce point quelque malentendu entre les navigateurs et les habitants du littoral ; mais la prudence de Gama évita l'effusion du sang, et l'on se contenta de terrifier ces tribus belliqueuses par le bruit répété de l'artillerie. Dans la baie même de Saint-Braz, les Portugais plantèrent une grande croix de bois, ainsi que l'une

de ces bornes monumentales de démarcation, désignées invariablement sous le nom de *Padrao*, et que les navires emportaient de Lisbonne après qu'on y avait gravé les armes du Portugal. Gama ne tarda pas à dépasser le Rio Infante, limite extrême des découvertes accomplies par Diaz. Dans ces parages, l'effet des courants fut tel qu'il conçut les plus vives inquiétudes, mais heureusement le vent devint bientôt plus favorable, et le 25 décembre, fête de Noël, on aperçut une terre qu'en souvenir de la solennité Gama appela « Terre de Natal ». Les bâtiments étaient en si mauvais état qu'il était urgent de gagner un port ; celui qu'on atteignit, le 10 janvier 1498, était situé à quelque distance de cette portion de la côte que l'on venait de baptiser. Les navigateurs entraient dans la région où dominent les Cafres, ces noirs redoutables, armés de l'arc de grande dimension et de la zagaie garnie d'une longue pointe de fer. Contrairement à toute espérance, de bons rapports s'établirent, les échanges se firent pacifiquement, et la région s'appela le pays des Bonnes-Gens (Terra da Boa Gente).

Vers le 22 janvier, en continuant sa route, le *Raphaël* vint joindre le *Berrio*, dans une région fertile où coulait un grand fleuve, et c'est là que Gama acquit enfin la certitude qu'il suivait la route convenable pour se rendre aux Indes, car sur ce point du littoral il fit la rencontre de marchands mahométans richement vêtus, qui faisaient le commerce des étoffes avec les Cafres, et qui lui fournirent de précieux renseignements. Enchanté, Gama planta en ce lieu une borne monumentale, et le fleuve s'appela *Rio do Bons Signœs* (fleuve des bons indices). Hélas ! la joie devait être courte, car ce fut là que se manifestèrent les premiers symptômes de scorbut qui devait faire tant de victimes parmi les compagnons de Gama.

Le 24 février 1498, on quittait cette partie de la côte, et le 10 mars les navires mouillaient devant l'île de Mozam-

bique, par les 14° 49′ de latitude australe et les 40° 35′ de



Et la flotille, s'éloignant rapidement, perdit de vue
les petites embarcations malabares.

longitude orient. L'expédition y fut merveilleusement ac-

cueillie, et des présents y furent offerts à Gama, parce que les mahométans qui y séjournaient supposaient que les nouveaux arrivés appartenaient à leur religion ; il n'en fut pas de même lorsqu'on sut qu'ils étaient chrétiens. Alvaro Velho le dit positivement : « Ils tentèrent de s'emparer de nos personnes et de nous tuer par surprise ; mais le pilote donné par eux découvrit tout ce qu'ils avaient eu la volonté de faire contre nous, et ce qui aurait eu lieu s'ils l'eussent pu mettre à exécution. » Les voyageurs avaient mis de nouveau à la voile et s'éloignaient emportant ces fâcheuses impressions ; ils avaient déjà laissé Mozambique quatre lieues en arrière, lorsqu'ils se virent contraints de mouiller de nouveau devant l'île et de s'y arrêter. Là, Gama reçut un messager du roi qui le conviait à la paix. C'était une trahison nouvelle. Tandis que l'on semblait en si bonne intelligence, un nouveau pilote était envoyé aux chrétiens pour les égarer, et lorsqu'ils allaient chercher de l'eau et des vivres sur le continent, ils trouvaient des hommes armés, cachés derrière des palissades qui faisaient d'inutiles efforts avec leurs frondes pour les éloigner de l'aiguade ; heureusement l'artillerie des chrétiens fit bientôt justice de cette nouvelle embûche, en mettant même à la disposition des navires un butin sur lequel on n'avait pas compté.

Gama quitta cette terre inhospitalière le 29 mars, et le 4 avril on atteignit la portion de la côte où s'élevait la cité de Monbase, commode escale, ardemment désirée ; le 7, on mouillait devant ce port.

Un accueil des plus favorables, des présents de fruits et de vivres frais pouvaient faire croire d'abord aux Portugais qu'ils se trouvaient parmi des chrétiens. Gama acquit bientôt la certitude que sa prudence et son habileté seraient encore plus nécessaires sur ce point du littoral que dans les contrées qu'il venait de quitter. Toutefois, si durant le séjour de la flotte devant Monbase il eut à se garer de nouvelles embûches de la part des Maures, l'état sani-

taire des équipages s'y améliora et ne lui laissa plus d'inquiétude pour le reste de la navigation. Comme il allait partir, il eut à soutenir une véritable guerre de la part des habitants, et des violences signalèrent le passage de trois navires.

Las des perpétuelles trahisons des Maures, Gama atteignit enfin, à 30 lieues de là, le port de Mélinde, où il pénétra le jour de Pâques, 15 avril 1498.

* * *

Dès ce moment Gama put considérer comme accomplie la mémorable expédition rêvée si longtemps par João II. Tout ce que peut offrir un allié plein de dévoûment, Gama le trouva chez le souverain de Mélinde; toutes les notions nautiques qui pouvaient être acquises au xve siècle sur les mers de l'Inde, il les obtint d'un pilote guzarate, que lui donna ce roi. Malemo-Cana, qui entra au service des Portugais le 28 avril, les conduisit si loyalement et les dirigea avec une telle habileté, que le 17 mai Gama put apercevoir, à une distance de 8 lieues, cette terre des Indes si ardemment souhaitée par lui, depuis qu'il avait quitté la petite chapelle du Rastello. Ce fut un dimanche que, sous la direction de son habile pilote, l'expédition alla mouiller à Capocate, à 2 lieues au-dessous de Calicut.

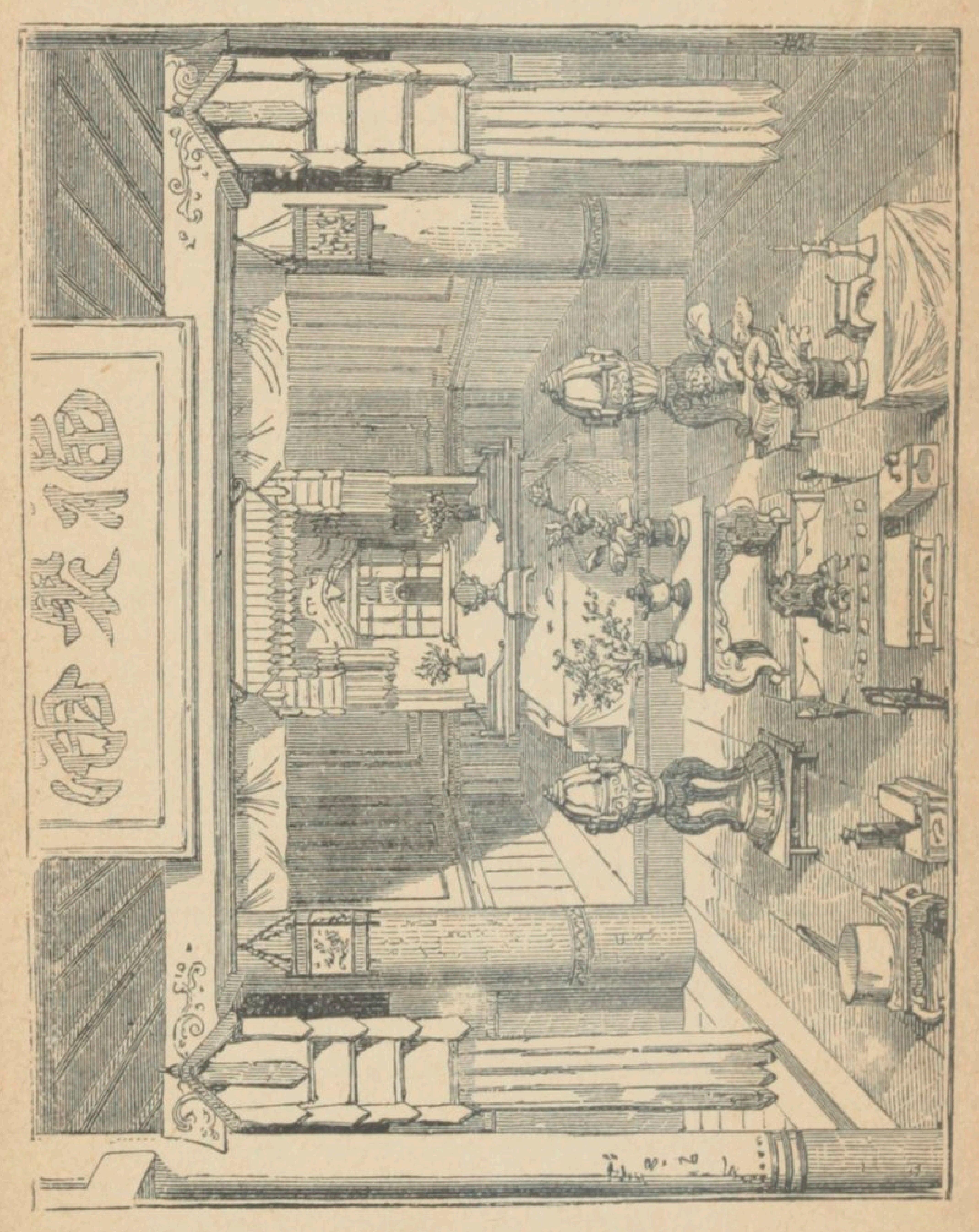
Le but du voyage était atteint. Gama salua par une hymne de reconnaissance envers la divine Providence cette terre depuis si longtemps cherchée et d'où les orages, les trahisons, les dangers de toutes sortes semblaient devoir l'éloigner. La capitale de cette partie de la côte du Malabar, Calicut (en sanscrit Kalikhodon, la terre des plantes chaudes) était régie à cette époque par un souverain hindou, que l'on désignait sous le nom de Samorin. Ce

chef avait accueilli depuis longtemps à Calicut les commerçants arabes, dont les navires encombraient son port; l'arrivée des Européens ne pouvait manquer de porter le trouble parmi des musulmans qu'enrichissait alors exclusivement le commerce des épices. Le rajah fut circonvenu de toutes parts, et le catwal, surintendant de sa maison, fut gagné. Cependant Gama obtint une audience de ce souverain; mais, dès le début, sa mission n'obtint pas le succès qu'elle devait avoir, parce que l'on avait omis au départ de Lisbonne un point capital lorsqu'on va contracter une alliance ou passer un traité avec des princes orientaux : les présents que l'on apportait étaient indignes de la majesté souveraine, et ceux que pouvait offrir Gama n'excitèrent que le dédain chez les musulmans et des risées chez les Hindous. Ajoutons que les notions qu'avaient les voyageurs sur les contrées étaient si confuses que nos bons Portugais se crurent au milieu de peuples chrétiens et qu'ils prirent les pagodes pour des églises. La confiance un peu naïve des Européens, l'astucieuse politique des musulmans, l'ignorance où étaient les arrivants de la véritable situation du pays, amenèrent de funestes dissentiments.

Gama cependant avait cru devoir établir une factorerie, dont le propre frère de l'explorateur du cap de Bonne-Espérance, Diego Diaz, avait été nommé le chef. A l'instigation des musulmans, lui et les siens furent retenus prisonniers à la grande désolation des Portugais, qui tremblaient pour la vie de leurs compatriotes. Gama indigné se décida à répondre par de sévères représailles à cet outrage au droit des gens. Il garda comme otage à bord de son vaisseau plusieurs Hindous qui étaient venus le visiter.

Cet acte jeta la consternation dans Calicut, et le Samorin, voyant le désespoir des familles, fut obligé de rendre la liberté à ceux qu'il retenait prisonniers. On se figure la joie de l'équipage en voyant arriver ceux pour lesquels on avait eu de si cruelles inquiétudes. Mais les Malabares, en ramenant les captifs, n'avaient pas ramené les marchan-

dises portugaises laissées à Calicut. Gama, qui avait été joué



Intérieur d'une pagode hindoue.

jusque-là, n'entendait pas être volé. Il rendit une partie des prisonniers, et en garda six, s'engageant à les renvoyer

également dès que les marchandises retenues lui seraient rendues.

Le lendemain, en effet, sept autres barques, montées par beaucoup de monde, s'avançaient sur la mer, mais trois seulement s'approchaient de la flottille. Interrogés, ceux qui les montaient dirent qu'ils venaient chercher les prisonniers, que les quatre barques, trop chargées par les marchandises avançaient plus difficilement. Elles ne devaient cependant pas tarder à arriver, et, en attendant, ils demandaient qu'on leur remît leurs compatriotes.

Gama examina alors attentivement les barques en retard et remarqua qu'elles ne bougeaient plus de place. La finesse, cette fois, était trop cousue de fil blanc. Hors de lui de cette nouvelle tromperie, le capitaine renvoya les trois barques, déclarant que tous pourparlers étaient désormais inutiles, qu'il emmènerait en Portugal les prisonniers qui lui restaient.

Et la flottille, s'éloignant rapidement, perdit bientôt de vue les petites embarcations malabares.

On comprend l'indignation de Gama; on ne saurait approuver cet acte d'inhumanité. Ceux qu'il emmenait étaient probablement des innocents qui se trouvèrent ainsi victimes de la cupidité de leur roi. Il avait estimé pour lui-même et pour les siens que la liberté et la vie d'un homme valaient mieux que la richesse, il aurait dû penser de même lorsqu'il s'agît des malheureux Hindous. Ajoutons, à la décharge de Gama et des deux autres capitaines, qu'ils pensaient revenir très prochainement aux Indes et qu'ils se flattaient d'y ramener leurs prisonniers. Ils furent bons pour eux et s'efforcèrent de leur alléger, par d'excellents procédés, les amertumes de la captivité.

Les Malabares tentèrent un effort désespéré pour sauver les otages. Le jeudi, vers midi, comme la flottille avait été prise par le calme à environ une lieue au-dessous de Calicut, soixante-dix embarcations, pleines de gens armés, essayèrent d'attaquer les navires. Une triple décharge

d'artillerie les maintint à distance, et c'est par cet acte flagrant d'hostilité que se terminèrent les relations, qui, au début, avait été si cordiales.

Un des prisonniers fut peu après expédié à la côte avec des lettres écrites en arabe et adressées au Samorin. Celui-là du moins put revoir son pays.

Arrivé à quelque distanee de la côte, Gama se rendit à un îlot situé à 2 lieues du littoral et y planta son troisième pilier de démarcation. C'était la dernière des colonnes qu'Emmanuel avait ordonné d'élever dans les pays qu'on allait parcourir : on l'appela le pilier *Sainte-Marie*. Le premier, qui portait le nom de *Saint-Raphaël*, avait été posé au Rio des Bons Indices; un second, *le Saint-Gabriel*, s'élevait à Calicut.

Cet acte, solennel aux yeux de Gama, était pour ainsi dire le complément de sa mission. Après l'avoir accompli, il pouvait reprendre, heureux et triomphant, le chemin de la mère-patrie.

Le 19 septembre, la flottille s'approcha du groupe des Angédives par les 15° 44' 30" de latitude nord et les 73° 45" de longitude, à 14 lieues environ de Goa. C'est pendant qu'il était mouillé devant l'île principale qu'il apprit de la bouche d'un Juif de combien de périls il se trouvait encore environné.

Ce Juif était venu trouver les capitaines, en se donnant pour chrétien, mais on ne tarda pas à découvrir sa perfidie; il se rendit lui-même.

Les capitaines étaient d'abord ravis de si aimables propositions. Ils firent servir au beau parleur un repas dans lequel il raconta alors tant et tant de choses, il aborda tant de sujets qu'il finit par s'embrouiller. Paul de Gama ne tarda pas à soupçonner qu'ils avaient affaire à un rusé coquin et s'en alla interroger les bateliers qui l'avaient amené. Le résultat de cette enquête fut que le soi-disant chrétien n'était autre qu'un armateur juif, dont les navires armés attendaient, le long de la côte, le signal convenu pour commencer l'attaque de la flottille.

On conçoit la colère de Paulo ; il fit aussitôt saisir le Juif et le fit fustiger. Ainsi mis à la question, il avoua savoir que tout le pays voulait du mal aux Européens et qu'un grand nombre de gens armés étaient cachés dans les anses, attendant le moment de les surprendre. Pour lui, il était venu afin de rendre compte des forces dont disposaient les vaisseaux du Portugal, et il ajoutait qu'il les trouvait trop bien armés pour que personne osât venir les attaquer.

Ainsi renseignée, la flottille se tint sur la défensive et garda prisonnier l'imprudent armateur.

Celui-ci était un aventurier plutôt qu'un malfaiteur. Il fit bonne mine à mauvais jeu ; comme on le traita bien à bord, il finit par s'attacher aux aventureux navigateurs qui l'avaient si étrangement reçu et leur rendit des services éminents pendant le reste du voyage. Sa famille était polonaise et avait habité Posen ; mais il était né à Alexandrie ; c'est là qu'il avait appris l'italien. Il avait voyagé dans l'Extrême-Orient et était attaché au service du roi musulman de la ville de Goa quand il vint se faire prendre par les vaisseaux portugais. Gama le conduisit à Lisbonne. Il devint l'interprète des expéditions qui succédèrent à celle de 1497, car il accompagna Cabral dans celle qui eut lieu en 1500.

Ce Juif embrassa plus tard le christianisme et reçut au baptême le nom de Gaspar da Gama. Ses expéditions dans l'Inde lui valurent le surnom de Gaspar da India, et le roi Emmanuel appréciait si bien ses services qu'il se l'attacha définitivement en le nommant chevalier du palais.

La flottille semblait devoir être désormais tout à la joie de reprendre enfin le chemin de la patrie, au bonheur d'avoir accompli la mémorable mission dont elle était chargée. Elle cingla gaiment vers l'Afrique Orientale, mais arrêtée par le scorbut, qui lui enleva encore au-delà de trente hommes, Gama eut en réalité un plus grand besoin d'énergie et d'habileté au retour qu'il ne lui en avait

fallu pour atteindre les rives de l'Inde. Il n'employa pas moins de trois mois à gagner les mers qui baignent les côtes de Mozambique, et en arrivant dans ces parages c'était tout au plus s'il restait huit hommes valides pour faire le service à bord de chaque bâtiment.

En poursuivant sa route dans des conditions dont on n'a pas assez apprécié les difficultés, Gama passa devant une cité arabe, bien autrement importante à cette époque que celles qu'il avait visitées, c'était *Magadoxo, la Makdachaou d'Ibn Batoutha*, la métropole des villes commerçantes de cette région : on voyait de loin ses édifices de pierre, surmontés de terrasses, ses tours mauresques, ses quatre palais bâtis en amphithéâtre. Préoccupé des funestes souvenirs que lui avaient laissés Mozambique et Monbase, Gama envoya en passant plusieurs coups de bombarde à la cité arabe ; il avait hâte sans doute d'arriver à Mélinde. Mais si, au lieu d'agir de cette façon agressive, le hardi navigateur se fût mis en rapport avec le chéikh, qui commandait dans la cité, il est certain que de nombreux renseignements sur l'Afrique Orientale eussent été fournis aux chrétiens en échange de leurs présents et de leurs rapports pacifiques. L'état déplorable des équipages empêcha probablement le capitam-mòr d'ouvrir quelques relations avec Magadoxo. Le 9 avril 1499 Gama mouilla devant Mélinde, et il y reçut l'accueil favorable qu'il espérait ; après y avoir séjourné cinq jours et y avoir resserré les liens d'amitié qui l'attachaient déjà au chéikh, il remit à la voile ; mais il perdit encore plusieurs hommes, qui succombèrent à la fatigue et surtout aux maladies. Le 12, on passa devant Monbase, et arrivés sur les bas-fonds appelés depuis *les roches de Saint-Raphaël*, on mit le feu au navire qui portait ce nom, parce qu'il devenait impossible de manœuvrer trois bâtiments avec ce qui restait d'hommes valides dans les équipages. Après en avoir réparti le chargement sur les deux autres navires et s'être procuré de nombreux rafraîchissements à une bourgade nommée

Tamagata, on se remit de nouveau en route. Au bout de cinq jours de relâche, les bâtiments aperçurent tour à tour Zanzibar et les îles Saint-Georges de Mozambique, et le 3 mars on entrait dans la baie de Saint-Braz.

La flottille se trouva dès lors dans des parages moins inconnus. Après avoir enduré des fortunes diverses et s'être procuré des vivres par la pêche, les Portugais doublèrent enfin le cap de Bonne-Espérance.

Sous cette latitude, la santé de ceux qui avaient résisté se fortifia, bien qu'ils aient eu à souffrir du froid occasionné par des bises violentes. Il est probable d'ailleurs qu'ils en furent surtout éprouvés à cause de la grande différence de température qui existe entre ces côtes et les régions chaudes qu'ils venaient de quitter.

Vingt-sept jours de vent favorable conduisirent les deux bâtiments dans le voisinage de l'île de Santiago.

Parvenus à ce point, on peut dire que l'expédition était accomplie; un épisode fâcheux devait en marquer la fin.

Ce qui naguère était advenu à Christophe Colomb advint à Vasco de Gama. Il fut abandonné par son compagnon de route. Néanmoins il ne paraît pas que Nicolas Coelho ait été mû en cette circonstance par le sentiment odieux qui dirigea Pinzon, puisque sa conduite ne fut pas incriminée plus tard.

Quoi qu'il en soit, à partir du 25 avril, les deux navires ne marchèrent plus de conserve. Séparés par une tempête, ils ne se rejoignirent plus. Le *Berrio* ne relâcha pas au Cap Vert, comme cela avait été convenu; peut-être fut-il obligé, par des difficultés imprévues, de passer outre les décisions prises. Il se dirigea à toutes voiles vers le port de Lisbonne, et il y entra le 14 juillet 1499.

Ce ne fut donc pas Gama qui eut la joie d'annoncer au roi Emmanuel les résultats magnifiques d'une expédition méditée depuis tant d'années. Divers historiens ont supposé que Nicolas Coelho s'était séparé du chef de l'expédition dans le but unique d'obtenir la récompense pécuniaire pro-

mise par Emmanuel à celui qui viendrait lui annoncer la découverte des Indes. La somme considérable que l'habile marin reçut plus tard du gouvernement, à titre de rémunération pour l'ensemble de ses travaux, ne fait pas supposer que sa conduite ait été jugée déloyale.

Tandis qu'on se réjouissait à Lisbonne, Vasco de Gama était préoccupé des soins les plus douloureux.

Le frère profondément aimé, dont la tendresse courageuse et l'inébranlable dévouement ne lui avait jamais fait défaut au milieu des périls, voyait lentement s'éteindre sa vie et comprenait qu'il ne lui restait plus assez de force pour lutter, à bord du vaisseau de Vasco, contre les difficultés que présentait la dernière partie du voyage. Arrivé à Santiago, Gama remit le commandement de son navire à Java de Sâ et fréta une caravelle fine voilière ; il tenta, par une marche rapide, de faire revoir au mourant les rives tant souhaitées.

Cet espoir fut déçu. La caravelle aborda l'île de Terceira, du groupe des Açores, mais ce fut pour laisser dans la ville d'Angra le corps de l'infortuné Paulo da Gama.

Nul de ses contemporains ne lui a refusé un souvenir de glorieuse sympathie. Dans bien des circonstances dangereuses, il avait été le bon génie de son frère, et son caractère plein de noblesse et de grandeur en fait une des plus belles physionomies de son temps.

Cette mort fut très douloureuse au cœur de Vasco. Il quitta bientôt Terceira et s'en vint, pour ainsi dire furtivement, à Lisbonne, dans une simple caravelle, tandis que João de Sâ ramenait son navire.

Ce fut donc dans la première quinzaine de septembre qu'il entra dans le port. Il revit avec émotion le petit ermitage de l'Ordre du Christ, où il avait si religieusement prié avant de se confier aux caprices de l'Océan.

Peu de jours après, il fut salué du titre d'almirante, et des fêtes pompeuses signalèrent son retour.

Outre le titre d'amiral des Indes, on lui concéda le droit

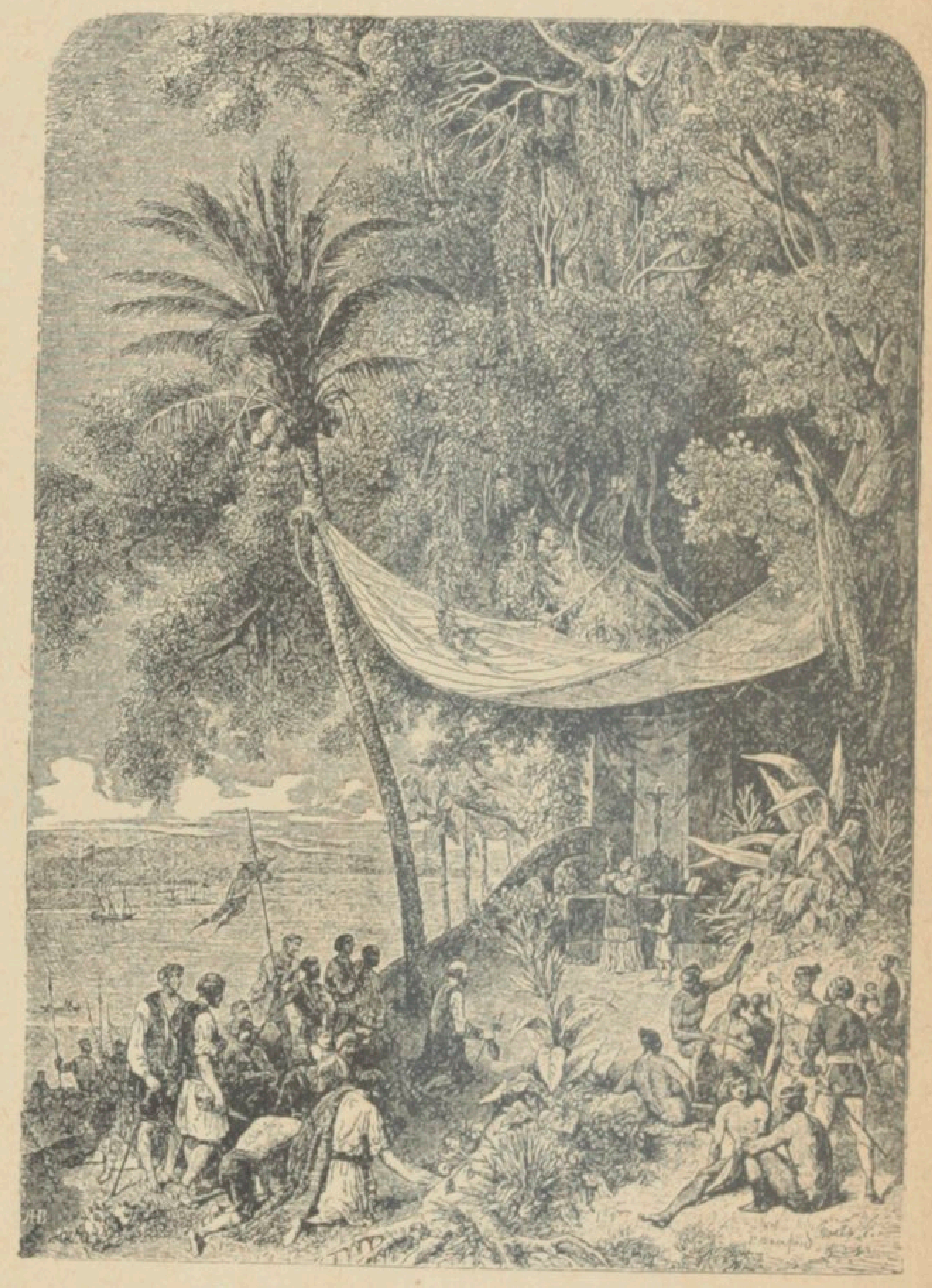
de faire précéder son nom de *Dom*, qui ne fut jamais accordé que très rarement même aux personnages les plus



Inhumation du corps de Paulo de Gama dans le couvent de San-Francisco.

marquants. De plus Gama reçut une indemnité considérable en argent et des privilèges dans le commerce des

Indes, qui devaient l'enrichir promptement. Toutefois ces preuves de la munificence royale se firent quelque peu



La première messe à Santa-Cruz.

attendre; elles ne furent régularisées par un acte public que le 30 janvier 1502.

A peine Gama était-il débarqué que le roi Emmanuel

faisait appareiller une nouvelle flotte et l'envoyait à Calicut, sous les ordres d'Alvarez Cabral. Cette traversée fut signalée par une découverte de grande importance. On venait de doubler le Cap Vert, quand une tempête furieuse s'éleva et jeta la flotte hors de sa route; plusieurs jours s'étaient écoulés, une terre fut signalée. Deux jours plus tard, Cabral entendait la messe sur les rives fleuries d'un pays inconnu, au milieu de chœurs formés par des tribus sauvages qui s'inclinaient devant la croix : la terre de Santa-Cruz était découverte. L'immense empire du Brésil appartenait au Portugal, et, pour cette paisible conquête, il avait suffi d'un jour. La Providence, comme dit l'Ecriture, s'était contentée d'appeler les vents.

*
* *

Il restait une grande tâche à accomplir : faire respecter le nom portugais aux contrées lointaines dont Gama avait trouvé la route. A lui revenait ce périlleux honneur. Le roi Emmanuel le comprit, et c'est pour cela que, le 10 février de l'année 1502, l'amiral des Indes partait de nouveau pour Calicut, commandant une flotte de quinze navires. A la tête de ces forces navales, Vasco de Gama fit sentir la prépondérance du Portugal aux princes de la côte orientale de l'Afrique, qui avaient failli l'arrêter lors de sa première expédition ; il les soumit, et, en fondant les établissements de Mozambique et de Sofala, il assura le succès des flottes qui devaient le remplacer dans ces mers.

On ne peut que louer ces actes de haute prévision, et l'on regrette qu'à cette même époque une action cruelle, inexcusée et inexpliquée, soit venue marquer d'une tache sanglante le nom de Gama.

Un vaisseau, chargé de richesses immenses et appartenant au soudan d'Egypte, fut impitoyablement livré aux flammes par son ordre. Ceux qui le montaient périrent tous, sauf les enfants, que le capitaine fit sauver. Le *Merii* revenait de la Mecque; il portait des Musulmans appartenant aux régions les plus diverses de l'Asie. La vieille haine des Portugais les confondit sous le nom de Maures, et ces prétendus Maures durent périr dans des supplices épouvantables pour demeurer en exemple aux princes de l'Orient. Il faut aussi se souvenir qu'à cette époque on voulait à tout prix et par tous les moyens chasser des eaux indiennes les navigateurs arabes. Cet événement funeste eut lieu le 3 octobre 1502.

Les enfants recueillis par l'équipage portugais furent soignés avec la pitié affectueuse qu'inspirait leur malheur. On les fit bien élever, et ils devinrent plus tard des soldats chrétiens, qui servirent avec fidélité sur les bâtiments de l'Etat.

L'amiral ne se rendit pas à Calicut, comme il en avait eu d'abord l'intention. Il modifia ses plans et alla débarquer à Cananor, dans le port d'un royaume voisin. Là régnait un radjà dont Gama sut déjouer les ruses et qu'il traita sur le pied d'une égalité parfaite. En étalant à ses yeux une magnificence toute guerrière, il sut effacer la fâcheuse impression causée sur ces populations asiatiques par le caractère si simple de son premier voyage. Établi sur ce point de la côte, il prépara avec sang-froid l'expédition qu'il méditait contre Calicut. Ce n'était pas seulement de sa conduite arrogante et de sa mauvaise foi que Vasco avait à demander compte au radjà de cette cité orientale; la mort de Corrèa, le facteur des Portugais, assassiné avec ses compagnons au mépris des traités, lui donnait le droit d'exiger le prix du sang. Bientôt sa flotte parut devant le port de Samorin, et la représaille fut terrible. En vain le radjà allégua-t-il l'incendie du *Merii*, où tant de victimes innocentes ont succombé, comme étant une compensation

suffisante dès qu'il s'agit d'expier le meurtre des Portu-



Bombardement de Calicut.

gais; la ville est impitoyablement canonée durant trois jours, et des détails navrants, ajoutés aux ordres de Gama,

achèvent de jeter l'épouvante parmi les populations hindoues.

Les musulmans peuvent alors se convaincre que leur ascendant sur le faible monarque leur échappe.

L'amiral, dédaignant l'offre tardive que lui fait le Samorin d'un établissement commercial permanent dans cette ville opulente, fait incendier une partie du port, que les musulmans n'avaient pas su défendre et d'où la population affolée s'est enfuie.

Il y eut alors une sorte de modération chez le vainqueur. Les Maures, jadis si arrogants, laissaient dans un complet abandon les points commis à leur garde ; la ville pouvait être enlevée par un coup de main, Gama dédaigna cette riche capture, abandonnant le radjà à un repentir qui commençait sur le trône pour se continuer sous les habits de pénitent. Obligé de se démettre de l'autorité, le souverain de Calicut termina sa vie dans les pratiques extravagantes auxquelles se livrent les ascètes hindous que l'on désigne sous le nom de *bramatchari*.

Après avoir laissé sur la côte quelques navires pour continuer le blocus de Calicut, Gama se dirigea déjà vers le royaume de Cochin, dont le souverain avait jeté les bases d'un traité d'alliance qui fut renouvelé.

Dès lors pouvaient commencer les grandes opérations commerciales. Gama, songeant à revenir en Europe, laissa le commandement à Vincent Sadré, et, le 20 décembre 1503, il rentra dans le port de Lisbonne avec sa flotte presque entière. Un seul des vaisseaux avait été perdu.

Cette fois, lorsque l'amiral des Indes se présenta devant Emmanuel, il put lui donner l'assurance que désormais la prépondérance des Portugais dans la plupart des ports de l'Orient était un fait accompli. A l'exception d'un radjà, qu'on pouvait regarder comme un gardien fidèle, les monarques hindous étaient restés frappés de terreur, et les marchands arabes reconnaissaient leur insuffisance lorsqu'il s'agissait de lutter avec des chrétiens. Les petits

souverains du littoral avaient compris ce qu'ils pouvaient ravir de richesses à l'empire du Samorin, en profitant uniquement des transactions commerciales que leur offraient les étrangers. Jusqu'alors chaque *bahar* de poivre avait coûté le sang de plusieurs hommes; une expédition vigoureuse pouvait faire cesser tout à coup cet état de choses, et la ruine de Venise était probable.

Indépendamment de ces questions d'ordre purement matériel et qui promettaient les richesses de la terre, Gama put encore faire espérer au roi et à ses religieux compatriotes des conquêtes spirituelles. On sait enfin à quoi s'en tenir sur les chrétiens de l'Inde : les voyageurs, revenus de leur erreur au sujet des Hindous et de leur culte, ont par compensation découvert, à Cochin même, des chrétiens, réels cette fois, qui vinrent offrir à l'amiral portugais un tribut de respectueux hommages. Rome, après des siècles d'oubli, allait retrouver ses enfants égarés.

Ce n'est pas tout : un troisième navire devait hiverner sur les côtes de l'Arabie, toujours prêt à secourir les Portugais laissés par Gama dans le Malabar. L'amiral voulait ainsi assurer ses conquêtes.

Tout cela était grand, et tout cela ne semble pas avoir été suffisamment apprécié à la cour d'Emmanuel. En tous cas, il est surprenant que ce ne soit pas Vasco de Gama qui ait été chargé de commander l'expédition suivante, dont dépendait, pour ainsi dire, tout l'avenir de l'Inde portugaise. Qui amena cet oubli apparent? Quelles furent les causes de cette espèce de disgrâce? C'est un des problèmes que l'histoire nous laisse à deviner. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant plus de vingt ans, l'amiral des mers de l'Inde resta dans le silence. Il faudra un autre règne pour réparer cette injustice.

Il y avait trois ans qu'Emmanuel était mort, lorsque Jean III songea à lui faire oublier l'inexplicable éloignement des affaires où il avait été tenu.

En conséquence, l'almirante des mers de l'Inde fut décoré du titre de vice-roi, et, malgré son âge déjà avancé, partit de Lisbonne, le 9 avril 1524, à la tête de dix vaisseaux et de trois caravelles.

Lorsqu'il arriva sur la côte de Cambaye, il fut d'abord surpris par un calme absolu ; puis tout à coup, et sans aucune raison apparente, une agitation inaccoutumée se manifesta au sein des eaux. Rien n'indiquait les signes ordinaires qui accompagnent une tempête, et cependant les flots se gonflèrent ; il s'éleva des vagues énormes, des chocs violents heurtèrent le navire. Les matelots, saisis d'étonnement et d'effroi, pâlissent ; il y eut un moment d'affreux silence, auquel succéda un cri de terreur folle. Personne n'avait reconnu un tremblement de terre sous-marin. Seul, Vasco de Gama conserva sa tranquillité au milieu de ces sinistres présages et se contenta de dire : « De quoi avez-vous peur ? *C'est la mer qui tremble devant nous.* » Il y a dans la poétique exagération de ce mot quelque chose qui va bien à ces conquérants de royaumes dont l'œuvre ne fait que commencer, et qui désormais doivent braver tout, jusqu'au trouble des éléments.

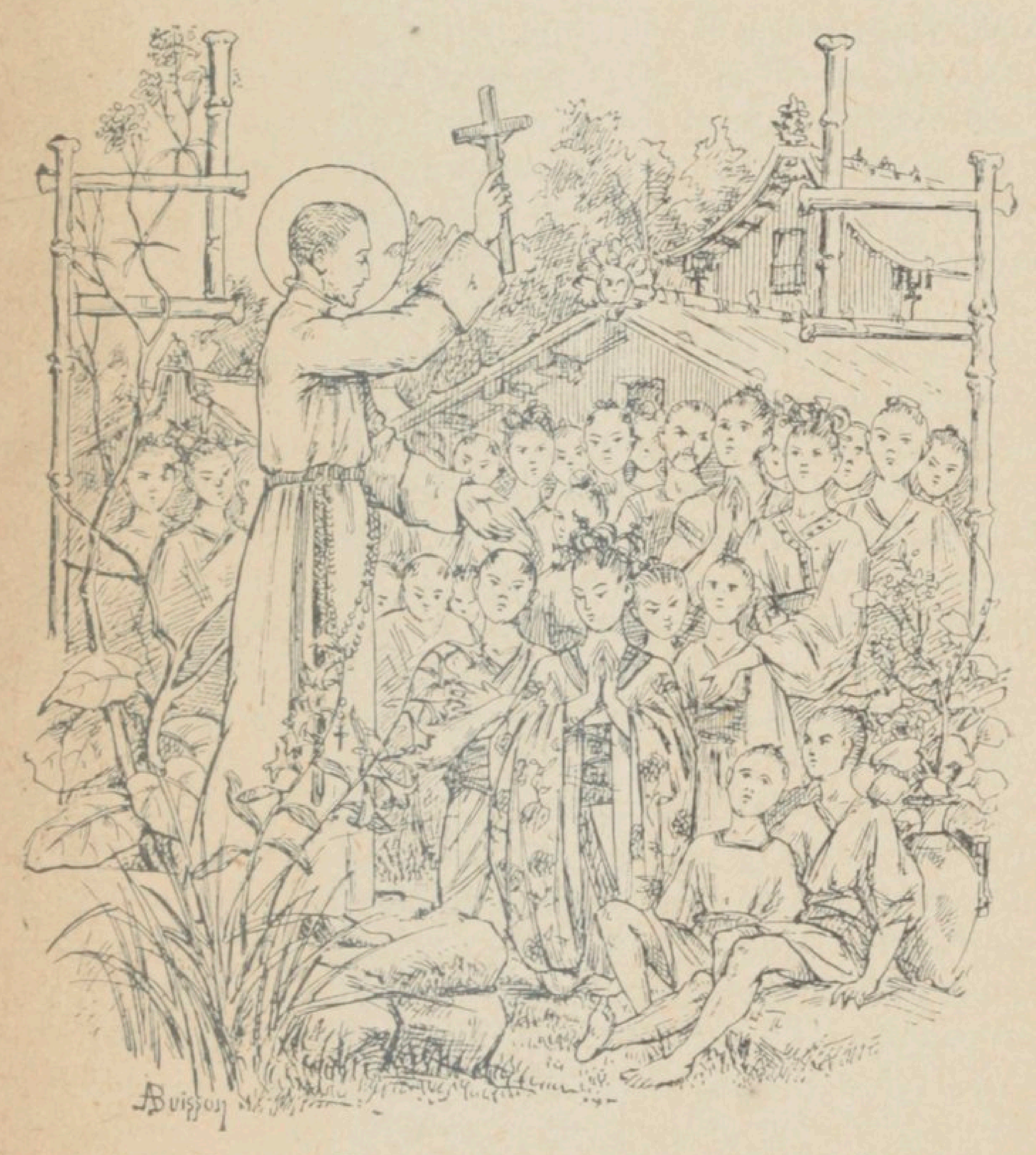
Le vieux chroniqueur qui raconte l'événement affirme que le tremblement de terre sous-marin eut lieu un mercredi de la Notre-Dame de septembre, et l'on remarque, dit-il, que le soubresaut rendit la santé à beaucoup de gens dévorés par la fièvre.

Le grand navigateur auquel les historiens du XVe siècle donne le titre de comte-amiral put voir les magnificences naissantes de Goa, mais il quitta bientôt cette ville pour se rendre à Cochin, où il mourut dans la nuit du 24 au 25 décembre 1529.

Sa dépouille, enveloppée du manteau de l'Ordre du Christ, fut inhumée en grande pompe dans l'église des Franciscains.

Grand capitaine, Vasco de Gama se montra encore grand administrateur. Supprimer les abus de la conquête,

punir les coupables, rétablir la paix entre les Portugais et les Indiens, tout cela fut réalisé pendant trois mois et vingt jours qu'il fut au pouvoir. Les mesures répressives qu'il prenait sur son lit de mort prouvent assez ce que serait



Saint-François Xavier ira bientôt poursuivre aux Indes l'incessante croisade catholique pour la conversion du monde.

devenue, sous son gouvernement, une administration à laquelle il avait déjà su rendre sa première vigueur. Il y avait en Gama un rare esprit de prévoyance, un rare souci

de la gloire nationale. On lui a reproché d'avoir été ambitieux, mais il l'était surtout de la grandeur et de la prospérité de sa patrie, et tout fait présumer que, s'il eût pu achever son mandat, il eût conduit plus rapidement encore les Etats de l'Inde vers ce degré de splendeur qui devait bientôt frapper les Européens.

Les contemporains de Gama le représentent comme étant de taille moyenne, mais très gros, surtout dans les dernières années de sa vie. Ainsi que Colomb, il se laissait facilement aller à des accès de colère, et, dans cet état d'emportement, l'expression de son regard devenait terrible. Dans les rapports habituels de la vie, ses manières étaient affables et d'une dignité pleine de grâce. Taillé pour les plus rudes travaux, il avait la décision prompte, l'exécution hardie, le commandement sévère, presque dur. On le savait inflexible dans l'application des peines qu'ils avait imposées pour sauvegarder les droits d'une austère justice. Les traits de douceur manquent à peu près complètement dans sa vie ; ce n'est que dans ses relations avec son frère Paul que l'on peut deviner une certaine tendresse de cœur chez cet homme, né pour le commandement.

Il restera l'un des hommes les plus remarquables qu'aient produits les temps anciens et modernes. On conçoit tout ce qu'il dut avoir à souffrir des accidents de la mer, de l'inexpérience des pilotes, du découragement que les fatigues d'un si long voyage amenaient fréquemment parmi ses compagnons; mais il était doué d'une âme forte, d'une persévérance à toute épreuve et de cette puissance de volonté qui enchaine toutes les volontés à la volonté d'un seul.

Le grand Portugais fut d'abord inhumé à Cochin, puis on lui éleva un tombeau à Travancor. Ce ne fut qu'en 1538 que ses restes furent transportés en Europe, où Jean III lui fit rendre les plus grands honneurs. Le cercueil fut solennellement conduit à un quart de lieue du bourg de

Tidigueira, dans la petite église de *Nossa-Senhora das Reliquias*, faisant jadis partie d'un couvent de Carmes déchaussés aujourd'hui éteint. Le célèbre navigateur repose dans cette chapelle, où deux de ses descendants ont reçu également la sépulture. Sur la pierre tombale qui le recouvre, on a inscrit cet épitaphe, où, comme dans le poème de Camoëns, une tradition mythologique s'unit à l'un des plus grands souvenirs des temps modernes :

Aqui jaz o grande argonauta D. Vasco da Gama
Primiero conde da Vidigueira, almirante das
Indias orientales
E su famoso descubridor.

(Ici repose le grand argonaute dom Vasco de Gama, premier comte de Vidigueira, amiral des Indes et leur fameux explorateur.)

En l'année 1898, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte des Indes, tout le peuple portugais s'est levé au souvenir de sa puissance d'antan ; le nom de Vasco de Gama a couru sur toutes les lèvres, et le royaume entier, au milieu des fêtes et des démonstrations patriotiques, a vécu pendant quelques jours de la vie grandiose de ses ancêtres, contemplé en une rapide féerie les merveilles de son passé. D'un bout à l'autre du pays, le même cri de joie se fait entendre ; les villes se pavoisent, les fleurs jonchent les routes, l'hymne national sort de partout ; les banquets, les cortèges historiques, les illuminations, les fêtes navales, se succèdent. Les rochers eux-mêmes s'éclairent de mille couleurs, les vaisseaux s'enguirlandent de lampions ; les feux d'artifice s'élèvent de tous côtés. Partout on revoit le portrait de Gama ; le Gouvernement fait émettre des timbres commémoratifs.

Et là-bas, dans les Indes, on voit encore, près de la cathédrale du vieux Goa, l'arc de triomphe sur lequel est

restée debout la statue de Vasco de Gama. A sa base, on lit cette inscription en langue portugaise :

« Sous le règne de Philippe Ier, la cité a fait placer ici dom Vasco de Gama, premier comte-amiral, explorateur et conquérant des Indes ; étant vice-roi, le comte dom Francesco de Gama, son arrière-petit-fils, en l'année 1597. »

La statue domine les vastes ruines dont elle est environnée, comme la renommée du héros qu'elle représente a survécu à la prospérité de la nation à laquelle il a légué tant de gloire.



Tours, imprimerie DESLIS FRÈRES, rue Gambetta, 6.

BROCHURES ILLUSTRÉES

A 10 fr. le cent

COLLECTION CATTIER, ÉDITEUR, A TOURS

Etrennes spirituelles.
Aimons Dieu et le Prochain.
Ce qu'il faut être avant la première Communion.
Ce qu'il faut être après la première Communion.
Préparation à la confirmation.
Ce que l'Eglise a fait pour les Enfants.
Les délices d'une première communion fervente.
Les funestes effets d'une mauvaise première Communion.
Saint Joseph de la Délivrance.
Vie de la Sainte Vierge.
Mois du Sacré-Cœur de Jésus.
Mois du Saint Rosaire.
Histoire de Notre-Dame du Bon Conseil.
Histoire de Notre-Dame du Rosaire de Pompéi.
Le grand prodige de Campocavallo (2 séries).
Histoire sainte racontée aux enfants.
La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
Petit Office de l'Immaculée-Conception.
Les Saints de l'Atelier.
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
Vie de saint Antoine de Padoue, précédée de la Neuvaine recommandée par M. Dupont.
Vie de saint Louis de Gonzague.
Vie de saint Stanislas Kostka.
Saint François Xavier et les Enfants martyrs du Japon.
Vie de saint Maurice et de ses compagnons martyrs.
Vie de saint Remi, évêque de Reims.
Vie de saint Expédit, légionnaire romain.
Vie de saint Nicolas de Tolentin, protecteur des âmes du Purgatoire.
Vie de sainte Agnès.
Vie de sainte Cécile.
Vie de sainte Catherine d'Alexandrie.
Vie de sainte Solange.
Vie de sainte Marthe.
Vie de la Vénérable Jeanne d'Arc.
Vie de M. Dupont, le saint Homme de Tours.
Le Vénérable Louis-Marie Baudouin.
Vie du P. Damien, l'apôtre des lépreux.
Vie du Frère Irénée des Ecoles chrétiennes.
Vie du Frère Philippe.
Biographie de Garcia Moreno.
Biographie du maréchal de Mac-Mahon.
Biographie du maréchal Canrobert.
Biographie du général de Sonis.
Biographie du général Ducrot.
Biographie du général Bourbaki.
Biographie de Vasco de Gama.
Biographie de Carayon La Tour.

Brochures texte anglais (25 c.)

Le Frère Irénée des Ecoles chrétiennes.
Notre-Dame de Pellevoisin (Indre).

Les Armes du Chrétien, par un Père de la Cie de Jésus, 4 p. in-18, texte encadré, 6 fr. le cent ; 1 fr. la douzaine.

On peut se procurer ces brochures
à la librairie Saint-Paul, rue Cassette, 6, à Paris

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

